

THÉÂTRE ■ TANDIS QUE J'AGONISE, D'APRÈS FAULKNER, BAISSÉ LE RIDEAU TROP VITE

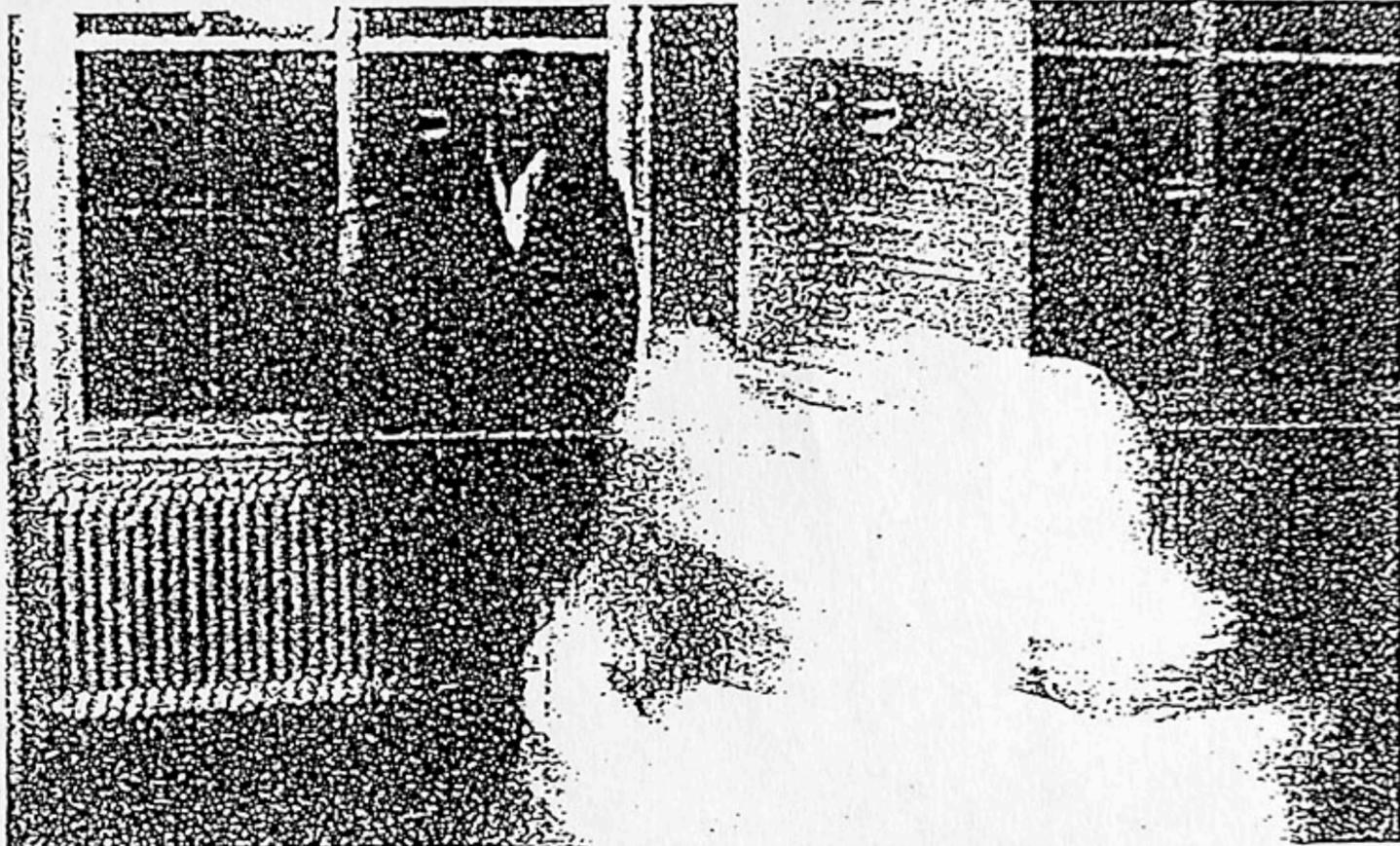
Chorégrapheur la parole

Dernière, dimanche à La Chaux-de-Fonds, d'un spectacle magnifique de la compagnie lausannoise Le crochet à nuages, adapté et mis en scène par Armand Deladoey. Vivement une reprise!

MICHEL CASPARY

Et voilà, tout est fini. Les spectateurs s'en vont, visiblement touchés. Les comédiens eux, reviennent, mais en tenue de ville: il faut ranger la salle, et rapidement. C'est la dernière représentation, il est 19 h 30, dimanche soir à La Chaux-de-Fonds, dans ce temple allemand régulièrement occupé depuis dix ans par des artistes. Il a été rénové à l'extérieur, il est en partie délabré à l'intérieur. Le Centre de culture ABC l'utilise pendant les mois les plus chauds de l'année. Un cadre idéal pour du théâtre, pour des concerts aussi: l'acoustique y est excellente. Voix et instruments prennent ici une magnifique résonance. La Compagnie du Crochet à nuages en a bien profité. De manière trop éphémère, hélas. Créé en juin dernier dans l'ancienne Ecole de chimie de Lausanne, ce spectacle intitulé *Tandis que j'agonise*, adapté et mis en scène par Armand Deladoey, d'après William Faulkner, ne se jouera plus. Un pur gâchis.

Mais comment est-ce possible que pareille aventure, bichonnée par une équipe homogène et dont le coût doit certainement dépasser les 100 000 francs, se termine ainsi après huit représentations seulement — cinq à Lausanne et trois à La Chaux-de-Fonds? Un spectacle quasi mort-né, n'était le bonheur de ses créateurs et des quelques centaines de spectateurs privilégiés. On voudrait donner ci-dessous une liste de lieux où voir ces excellents comédiens raconter l'histoire émouvante d'une famille qui s'en va enterrer la mère et à qui tant de malheurs arrivent. Et rien. Le vide. Où sont-ils dès demain? Au pire, au chômage? Au mieux, dans un théâtre, en train de répéter une autre pièce qui se jouera, elle aussi, peut-être, une dizaine de



Huit représentations seulement pour le très beau *Tandis que j'agonise*. Il y a quelque chose de stupide, du moins d'absurde, au royaume de théâtre indépendant romand. Pierre-André Fragnière

représentations à peine? Il y a quelque chose de stupide, du moins d'absurde, au royaume de théâtre indépendant romand.

Théâtre «à l'état primitif»

Faut-il dès lors entrer dans les détails avec *Tandis que j'agonise*? Certainement, car ils sont significatifs. Ils disent déjà l'état d'esprit, la qualité et l'originalité de la démarche du Crochet à nuages, fondé en 1994. Puis la force et la subtilité de l'adaptation. Armand Deladoey porte en lui ce texte «torrentiel et dévastateur» depuis de longues années. Il s'agit d'un roman, certes, mais aussi, comme le disait Jean-Louis Barrault, de

théâtre «à l'état primitif». Autres sources de motivation pour Deladoey: «La beauté du texte, sa richesse: j'ajouterais une raison sentimentale: laisser parler le monde rural à travers cette vision réaliste et visionnaire si particulière à Faulkner, étant moi-même de par ma mère et mon père de souche paysanne.»

Deladoey a écrit un scénario cohérent et foisonnant, pensé en fonction des comédiens et qui les met tous en valeur. Marco Calamendrei, Georges Brasey, Domenico Carlù, Xavier Fernandez Cavada, Pascal Francfort, Marc Mayoraz, Nicolas Mayoraz, Gilles Abravanel (qui signe également la musique), Helena

Verrì (elle a aussi conçu les costumes) et Maureen Chiché (une révélation du Conservatoire de Lausanne). L'ensemble se construit en nonante minutes comme «un tissage de monologues où s'entrecroisent récits et pensées intimes», entre passages de témoin et superpositions. La grande force est de transformer ce texte en partition, ces monologues en un chœur, mêlant voix du cœur et musiques de l'âme. En une phrase, Deladoey chorégraphie la parole.

Spontanéité de l'échange

Ce cortège funèbre jamais lugubre occupe un espace sobre-

ment et judicieusement aménagé par Emmanuel Ventura. On y retrouve une autre caractéristique du Crochet à nuages: la volonté d'une grande proximité entre les comédiens et les spectateurs. Une sorte d'intimité qui renforce la spontanéité de l'échange, sans jamais casser la juste distance que génère le jeu de l'acteur. Le théâtre n'est pas la vie, mais il la dit si bien, parfois: la vie qui se fait et se défait, avec son lot de peines et de rêves et la mort qui rôde en permanence, comme dans *Tandis que j'agonise*. Qui sait, certains directeurs de salle pourraient faire renaître ce spectacle. Et ainsi, que tout recommence. □

Théâtre «Tandis que j'agonise», une relecture après Barrault et Lausanne

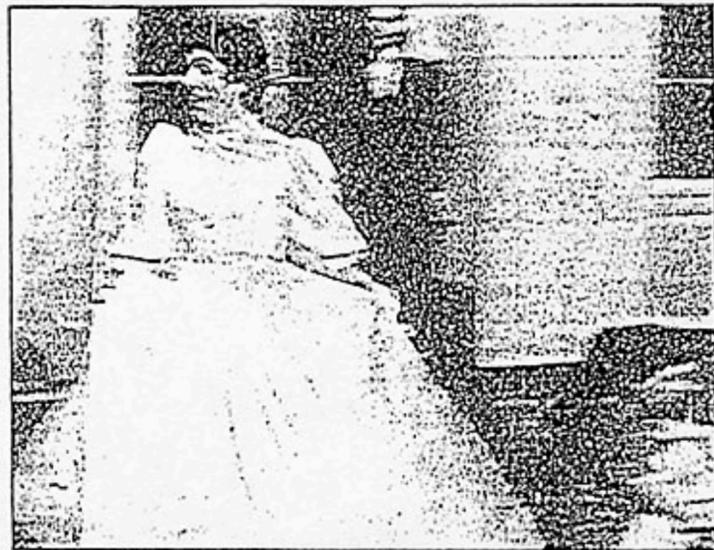
L'Impérial

Théâtre de l'agonie de la mère et du redémarrage de la vie: tel se présente, ce week-end, le Temple allemand aux rouges murs lépreux. Une image lourde de symboles, qui a frappé Armand Deladoey; metteur en scène. Il y recrée un Faulkner de légende: «Tandis que j'agonise».

Une scénographie dépouillée à l'extrême, des costumes sombres et archétypiques du monde rural américain des années trente; trônant comme une reine au milieu des siens, une mourante en blanche robe de mariée qu'il vaut bien la peine de remettre une fois; une musique lancinante accompagnée par un excellent violon; un éclairage d'eau et de feu, les deux axes du spectacle; et toute la troupe du Crochet à nuages ressuscitant les choses de la vie autour de la mère, dans une atmosphère lourde de secrets. En

de cette adaptation depuis longtemps. «Chacun y raconte l'histoire de la mort de la mère», avec des projections, déjà, vers demain. «Mon adaptation entend restituer le texte de Faulkner, en suivant sa chronologie. Cela se construit comme un puzzle, tout en restant mystérieux, car les pistes sont brouillées. Les personnages tentent d'exprimer ce qu'ils ont vécu, tout en sachant qu'il y a une grande dichotomie entre le ressenti et les mots.»

Conçue un peu comme un grappillage, cette dramaturgie forme un tout, terrifiant et pourtant gage d'avenir. Un tout faisant appel tant au contenant-lieu qu'au contenu-texte, aux acteurs qu'au public. Il y a là quelque chose d'essentiel, qui habituellement ne se dit pas, sinon ultra-confidentiellement parce que la pudeur ou l'éducation le commandent. Quelque chose qui prend aux tripes et à l'esprit. Quelque chose qui marque.



La reine mère, ou l'agonie en robe de mariée. photo sp

Adapté de William Faulkner, «Tandis que j'agonise» (1930) a été présenté à Lausanne cinq fois ce printemps, dans une ancienne salle de classe baignée de lumière que l'on dit entre chien et loup, ici,

cette œuvre le sera trois fois. «Auparavant, mise en scène par Jean-Louis Barrault en 1935, elle le fut trois fois. Seulement. Mais tout le monde s'en souvient», souligne Armand Deladoey, qui avait envie

de cette adaptation depuis longtemps. «Chacun y raconte l'histoire de la mort de la mère», avec des projections, déjà, vers demain. «Mon adaptation entend restituer le texte de Faulkner, en suivant sa chronologie. Cela se construit comme un puzzle, tout en restant mystérieux, car les pistes sont brouillées. Les personnages tentent d'exprimer ce qu'ils ont vécu, tout en sachant qu'il y a une grande dichotomie entre le ressenti et les mots.»

Spectacle qui intègre la mort à la vie — quelle différence avec les usages d'aujourd'hui qui évacuent la mort! — qui dit les émotions et les règlements de compte, ce Faulkner-là est plus que jamais d'actualité, puisqu'il montre que, malgré les différences, il est possible de vivre ensemble.

Sonia Graf

© La Chaux-de-Fonds, Temple allemand, ce vendredi et demain, 20h30, dimanche 17h30.